



HERBERT FOUNDATION ET MARIE-PIUCK BROODTHAERS

- La Collection d'Annick et Anton Herbert s'ouvre au public dans un nouveau et vaste lieu à Gand à partir du 20 juin.
- Collection pointue, exigeante, exemplaire, d'art minimal et conceptuel, elle est aussi l'autoportrait d'un couple capital dans l'art des années 60 et 70.

Anton Herbert, assis au centre (avec sa grande barbe), sa femme Annick à sa droite, dans une "photo de réunion de famille" lors de l'ouverture de l'exposition "Many Colored Objects..." au Casino de Luxembourg en 2000.

La collection mythique s'ouvre au public

HISTORIQUE

Présentation **Guy Duplat**

C'est un événement très attendu par tous les amateurs d'art contemporain. Un événement d'envergure internationale qui se passe à Gand. La Herbert Foundation, créée à partir de la collection d'Anton et Annick Herbert, va s'ouvrir pour la première fois au public. Un espace industriel de 2 000 mètres carrés, spécialement rénové pour cela sur la "Coupure", le long d'un canal à Gand, permettra de découvrir, étape par étape, des artistes de cette exigeante, pointue, mais fabuleuse collection.

A partir du 20 juin, la Herbert Foundation sera ouverte deux jours par semaine. La première exposition, "As if it could, ouverture", montrera – jusqu'au 26 octobre – une sélection de 50 œuvres et de 250 documents d'archives de la collection (voir page suivante).

Pour permettre aux visiteurs de bien comprendre ce qui se joue dans cet art conceptuel et minimal, l'exposition ne se visite qu'en groupe, sous l'accompagnement d'un guide formé à cette intention. Destinée à devenir un centre de recherches de l'histoire de l'art contemporain, la Herbert Foundation mettra aussi prochainement ses archives à la disposition du public.

Considérés comme des personnages clés de l'art contemporain au niveau européen, une référence absolue pour les collectionneurs de l'avant-garde, Annick et Anton Herbert font partie de ces grands collectionneurs belges d'art contemporain dont on parle si sou-

vent. Mais jusqu'ici on ne pouvait que rarement, sur invitation spéciale, voir les trésors (400 œuvres) entreposés à Gand dans une ancienne usine désaffectée, à la Raas van Gaverstraat, juste à côté du nouveau lieu de "la Coupure".

Barbe, bonnet, de noir vêtu

Anton Herbert est volontiers provocateur et iconoclaste. Déjà son look frappe : barbe blanche, bonnet sur la tête, tout de noir vêtu. Il est le fils de Tony Herbert, lui-même grand collectionneur des expressionnistes flamands (il possédait 400 tableaux majeurs de Constant Permeke, Gust De Smet, Jean Brusselmans, Edgard Tytgat, Rik Wouters et Frits Van den Berghe). Après le décès de Tony Herbert, Annick et Anton Herbert auraient pu poursuivre le développement de cette collection. Mais ils choisirent d'emprunter une autre voie. Fernand Spillemaeckers exerça sur eux une grande influence à cet égard en leur faisant découvrir l'avant-garde artistique qu'il représentait avec la Galerie MTL. Les artistes d'avant-garde, sur l'œuvre desquels les Herbert se concentrent depuis le début de leur collection, ont en commun la mise en question de la définition traditionnelle de l'œuvre d'art, de la fonction de l'artiste et du monde de l'art.

En 1973, "64 Lead Square" de Carl Andre (1969) est une des premières œuvres à entrer dans la Collection à

côté de dessins de Sol LeWitt. Le couple achète aussi très vite une "phrase" de Lawrence Wiener (une citation), un tissu rayé de Daniel Buren, une œuvre immatérielle d'Ian Wilson (le certificat d'une conversation avec l'artiste).

Anton Herbert juge sa collection "radicale, méditative et non spectaculaire". Même si Anton Herbert fait remarquer que ces artistes radicaux étaient aussi "de grands jouisseurs, des Bourguignons". Avec Herbert, on est aux antipodes des shows à la Saatchi mis à nouveau à la mode. Anton Herbert n'aime pas les shows contemporains : "Les journaux parlent plus volontiers de la valeur financière de l'art que de l'art lui-même. Mais où sont les gens véritablement passionnés par l'art contemporain, ceux qui s'intéressent à autre chose qu'à la reconnaissance du marché ? Qui visite les ateliers d'artistes ?"

Rare

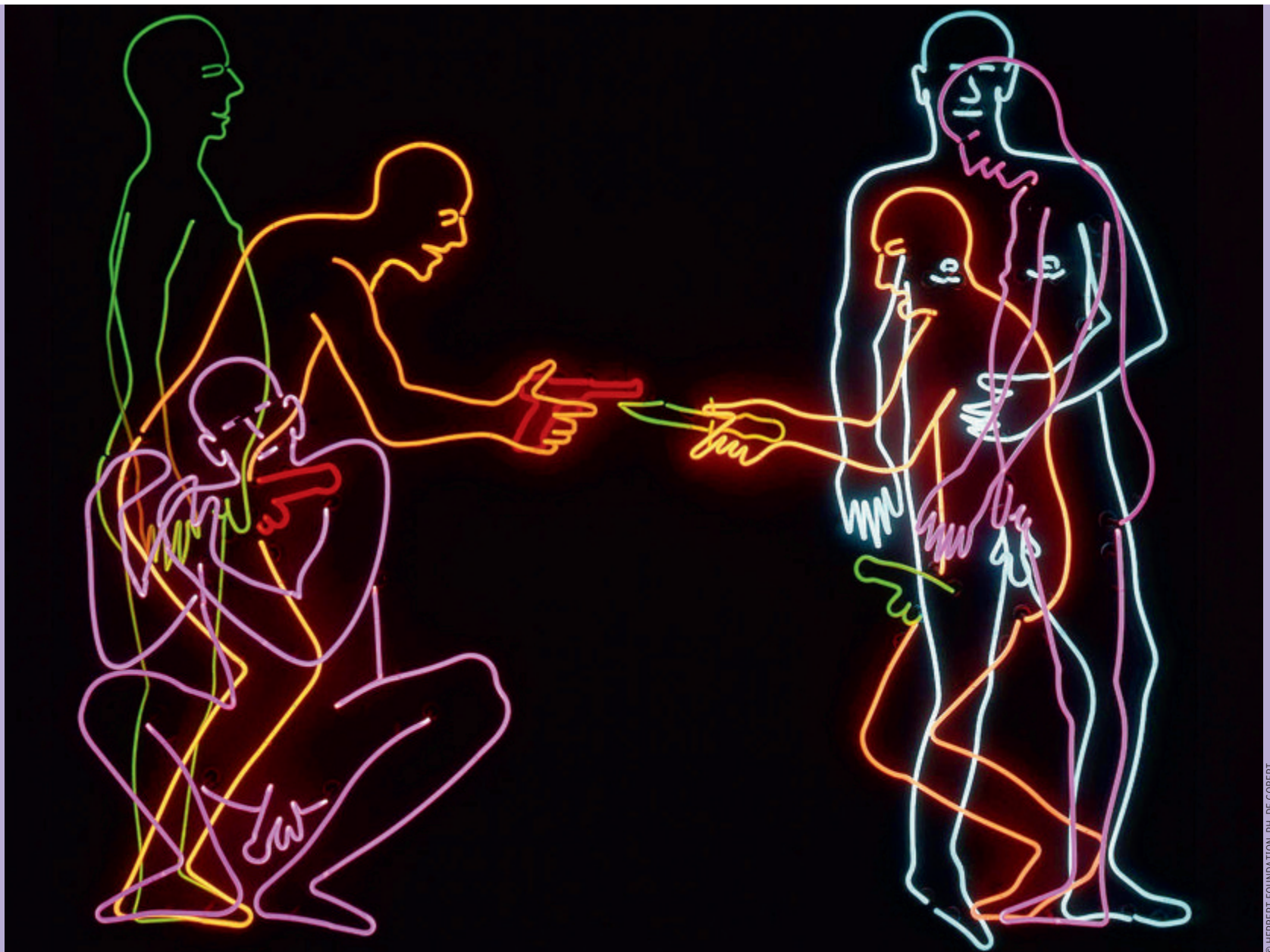
Pour voir les œuvres qu'ils ont achetées depuis 1968, il n'y avait eu jusqu'ici que quatre occasions : en 1984, au musée Van Abbe à Eindhoven, dans une exposition "L'architecte est absent : répertoire", en 2000, au Casino forum d'art contemporain de Luxembourg, et en 2006, au Macba de Barcelone et ensuite à la Kunsthauus de Graz en Autriche. Les collectionneurs gantois n'ont jamais eu de très bons liens avec les autorités politiques et culturelles belges.

Dès le départ, ils avaient annoncé l'ouverture d'une

50

LA PREMIÈRE EXPOSITION

"As if it could, ouverture", première expo de la Herbert Foundation, montrera – jusqu'au 26 octobre – une sélection de 50 œuvres et de 250 documents d'archives de la collection.



“Sex and Death” (1985) par Bruce Nauman. L’artiste abandonne les moyens traditionnels pour le néon qui lui permet de réaliser une animation avec des couleurs différentes. Le contour est celui de son propre corps. Il en a fait diverses versions.

© HERBERT FOUNDATION. PH. DE GOBERT

Fondation à Gand et leur l’ambition de nouer des contacts avec des grands musées internationaux. Car il n’est pas question pour eux de laisser leurs centaines de pièces dans “un frigo”. Pour ouvrir ce lieu, ils ont choisi de vendre 35 pièces importantes de leur collection en novembre 2011, chez Christie’s (Carl André, Anselmo, Bruce Nauman, etc.). La vente a rapporté 7,8 millions de dollars investis dans la Fondation.

Les Herbert ont eu la révélation de l’art contemporain en 1968 lorsque Marcel Broodthaers envahit le Palais des Beaux-arts pour y développer son musée poétique. “Nous étions de bons bourgeois, juste mariés, qui ne comprenions pas grand chose. Grâce à Broodthaers, homme fascinant et poète, nous avons reçu un électrochoc, partagé une vision”. Ils ont eu la confirmation de cette révolution en cours avec l’exposition phare d’Harald Szeemann “When attitude become form” en 1969 présentant Carl André, Daniel Buren, Robert Barry et les autres (une exposition refaite à l’identique, salles et œuvres, actuellement à Venise, à la Fondazione Prada).

Ils se sont mis à collectionner les œuvres dans l’esprit de 68, de remise en cause radicale de l’art et de ses fondements. Il ne s’agissait pas de spéculer sur la valeur marchande de l’art, mais, comme Anton Herbert le dit, “nous n’avons pas collectionné des œuvres d’art mais bien une nouvelle manière de penser. Participer à ces groupes, à cette famille, était plus important que posséder les œuvres”. Ils ont acheté les œuvres selon un processus long, qui consiste d’abord à faire connaissance avec les plasticiens, à être séduits non seulement par leur œuvre mais aussi par la personne : de l’art conceptuel, minimal ou

pauvre et les documents annexes qui font partie de l’œuvre d’art. Ils avaient ainsi l’impression de participer à une révolution philosophique et artistique remettant en cause l’essence même de l’art et de la perception. Pour eux, cette époque révolutionnaire et utopique se termina en 1989 avec la chute du mur de Berlin.

1969-1989 : ces deux dates balisent le cadre dans lequel la collection se situe et représentent des moments charnières : la révolte étudiante de 1968 comme symbole d’un monde utopique et la chute du mur de Berlin en 1989 qui signifiait la fin de ce rêve.

La rigueur

Depuis lors, ils ont choisi d’autres artistes très différents parlant de la globalisation, de la perte des utopies, de l’esthétique de l’échec et de l’abjection. Ce sont essentiellement Franz West, Mike Kelley et Martin Kippenberger, tous très présents dans leur collection et qui sont en violent contraste avec le minimalisme de Sol LeWitt et Donald Judd. Mais c’est l’esprit critique qui se dégage de l’œuvre de ces artistes qui a séduit les Herbert qui y voient une continuation sous d’autres formes de l’engagement pris par la Collection dans les années 1970.

Ce qui frappe dans cette collection non spectaculaire, intellectuelle, élitiste dans le bon sens du terme, est la rigueur qui l’anime et le miroir qu’elle donne de toute une époque de l’art contemporain. Ce qui se donne à voir ici est autant le principe même du collectionneur, son aventure esthétique et intellectuelle que les

œuvres elles-mêmes. La collection Herbert avait son pendant avec la collection d’Herman Daled, tout aussi radicale et exemplaire, mais qui hélas, a été vendue au MoMa de New York, faute de trouver des musées belges intéressés à reprendre ces pièces historiques.

Au fur et à mesure que la collection se développait, se dégagea l’importance des documents au sein de l’œuvre de ces artistes. Un volet capital du travail des Herbert. Des archives se constituèrent progressivement, rassemblant livres d’artistes, lettres, affiches, invitations, dessins et publications. Une collection et une Fondation que les Herbert voient plus comme un outil de travail que comme un outil de gloire.

(Lire la suite du dossier à la page suivante)

Épinglé

Les artistes représentés

► **La Collection** Herbert étudie l’œuvre d’une quarantaine d’artistes : Carl André, Giovanni Anselmo, Art&Language, John Baldessari, Marcel Broodthaers, Daniel Buren, Luciano Fabro, Gilbert&George, Dan Graham, Rodney Graham, Donald Judd, Mike Kelley, Martin Kippenberger, Jannis Kounellis, Richard Long, Mario Merz, Reinhard Mucha, Bruce Nauman, Giulio Paolini, Michelangelo Pistoletto, Gerhard Richter, Thomas Schütte, Niele Toroni, Jan Vercruyse, Didier Vermeiren, Lawrence Weiner, Franz West, Ian Wilson, Heimo Zobernig.

Un art qui interpelle

La première sélection de la collection Herbert (page précédente), typique d'une période de l'histoire de l'art.

L'EXPOSITION

La Fondation Herbert occupe tout un pâté de maisons à Gand, sur un ancien site industriel. Elle a ses vastes espaces d'exposition et ses bureaux donnant sur la Raas van Gaverstraat mais qui ne sont pas ouverts au public. Ce site est relié à la "Coupure" par un chemin à travers les arbres et des "ruines" romantiques de briques. Le bâtiment de la Coupure, donnant sur le canal a été rénové sans faire de "geste architectural" qui "aurait concurrencé les œuvres". Il comprend deux niveaux de 1 000 m² chacun.

Au rez-de-chaussée, trois grandes salles blanches avec chaque fois, les œuvres au mur et, au milieu de la salle, de grandes vitrines basses où sont disposés de nombreux documents et archives. Elles sont basses pour ne pas gêner la vue sur les œuvres. La présence des archives est un geste fort des Herbert, pour signifier qu'une œuvre n'existe pas comme telle, sans son contexte, son histoire, son concept, son aventure.

On retrouve des œuvres de Broodthaers (la carte "politique" du monde devenue "poétique"), de Gilbert et George du début, de Paolini, une suite de photos de Jan Dibbets sur l'évolution de la lumière dans une pièce. Les photos de Jan Vercruyse, un grand Mike Kelley, une œuvre de Franz West faite d'œuvres d'autres artistes que West a échangées avec les siennes, etc. Dans une pièce attenante, comme créée pour elle, on retrouve la pièce monumentale de Bruce Nauman, "Chaises musicales", un mobile de poutres d'acier, créant des sons quand elles se touchent.

S'asseoir sur une œuvre ?

À l'étage, tout change. La galerie de 1000 m² est d'un seul tenant, sous le toit. On y retrouve les grands cubes évidés de Sol LeWitt et un "container" coloré de Donald Judd, pièces maîtresses de l'art minimal américain des années 70. Une installation de Richard Long. Mais aussi des installations et sculptures de Martin Kippenberger et Thomas Schütte. Au centre, la dizaine de divans créés par Franz West pour la Documenta de 1992. Un hommage au divan de Freud, viennois comme lui. Des divans en fer peu confortables, volontairement négligés, sur lesquels sont posés des tapis d'Orient ou des wax africains usagés, mais qui sont utilisés comme sièges par le public. Un exemple de ses objets à la frontière de la sculpture et du mobilier. S'asseoir sur une œuvre semble l'antithèse de l'art à protéger ? Franz West qui se nourrissait de Lacan, Wittgenstein ou Benjamin, adorait les interrogations sur le sens de l'acte artistique.

Un film montre la vraie "folie" des Herbert quand ils décidèrent d'installer leur collection dans cette friche industrielle dévastée. Ce qu'on voit à cette exposition, dans ce lieu, est un fragment de la grande histoire de l'art, un récit de l'aventure de créateurs révolutionnaires entre 1960 et 1990. Un moment essentiel qu'on ne peut hélas, pas voir dans nos musées officiels. "As if it Could, ouverture" montre une sélection de 50 œuvres et 250 documents d'archives. Si la première impression peut être la froideur ou l'intellectualisme de cette période de l'histoire de l'art, en prenant le temps, en s'imprégnant des démarches des artistes, le parcours devient passionnant.

G.Dt



PH. DE GOBERT

Façade de l'espace d'exposition de la "Coupure", et deux vues de l'exposition "As if it could : ouverture". A l'étage, une partie des "fauteuils" de Franz West et une installation de Thomas Schütte. Au rez-de-chaussée, une salle avec au mur, le grand feutre "tache de sang et cœurs" de Mike Kelley et, au milieu, les vitrines basses avec la documentation et les archives. Photos de Philippe De Gobert.



PH. DE GOBERT



PH. DE GOBERT

“Ce fut comme un bulldozer renversant tout”

Duo depuis le début, Annick et Anton Herbert nous expliquent leur démarche.

■ ÊTRE FOUS ■

Rencontre **Guy Duplat**

Annick et Anton Herbert forment un couple mythique de collectionneurs, avec une démarche d'une rigueur absolue, “des atypiques” écrivait “The New York Times”. Pas des riches comme Pinault ou Arnault, pas des pauvres non plus certes; Anton travailla longtemps dans le textile et la mode. Mais comme le disait Anton : “C'est mauvais pour un collectionneur d'être riche car alors il peut acheter n'importe quoi, y compris mal.”

Ils se sont plongés dans l'art en train de se faire, dans la foulée de mai 1968. “Nous ne pouvions pas ne pas collectionner. Nous ne pouvions pas ne pas nous impliquer nous-mêmes auprès des artistes”, c'est-à-dire voyager sans cesse, voir, discuter, partager les réflexions des artistes, acheter leurs œuvres.

Assis devant nous, dans leurs beaux bureaux tout blancs et dépouillés, ils gardent dans les yeux le souvenir intense de cette époque bouillonnante. “Il y eut deux grandes époques de bouleversement de l'art au XXe siècle : les années 20 et 30 et puis, les années 60 et 70. Nous avons eu la grande chance d'y participer. Ce fut une époque invraisemblable.” Tout changea alors : la peinture et la figuration disparaissaient, mais aussi la notion classique de beau, la place de l'artiste, de l'objet comme œuvre, au profit de l'idée, du concept, de l'interrogation, qui procuraient une intense excitation et émotion.

Deux galeries les guidèrent principale-

ment (avec Castelli à New York) : Konrad Fischer en Allemagne et Fernand Spillemaeckers en Belgique. “C'était complètement fou. Nous allions chez Konrad Fischer et nous revenions avec une phrase de Lawrence Weiner en poche et il fallait qu'on paye pour cela”. “A ce rythme, en trois ou quatre mois, nous avons complètement changé notre état d'esprit qui était celui de bourgeois locaux.”

Les foires d'art

L'expo d'Harald Szeemann à Berne, “When Attitude becomes form”, la Documenta de Kassel de 1972 de Szeemann à nouveau, les renforcèrent dans leurs choix. “Les foires d'art d'alors étaient des moments d'information et de discussions sans fin alors qu'aujourd'hui les gens y viennent avec leur carnet de chèques, dans un stress terrible. Acheter une œuvre était alors l'aboutissement d'interminables discussions, c'était un rituel qui nécessitait de bien s'entendre avec l'artiste et d'avoir au moins, trois ou quatre sérieuses discussions avec lui.”

Annick et Anton Herbert s'étaient longuement expliqué en 2004 à l'historienne de l'art conceptuel, Sophie Richard. “Ces artistes que nous avons collectionné venaient après les années du Pop art, de la pure marchandise. Avec l'art conceptuel et minimal, vous découvriez un changement complet. C'était le temps des idées et du concept. C'était le produit de la contre-culture de mai 68 qui avait complètement rejeté le système en place. Mais aujourd'hui, regardez où nous en sommes ? On voyage de Miami à Bâle et de Bâle à Miami, mais pour faire quoi ? Tout est devenu léger et superficiel. Il y aura une nouvelle génération qui va se montrer plus réfléchi, plus agressive, qui reprendra le flambeau, mais nous avons d'abord besoin d'une grande crise du marché. Dans les années 60 et 70, tous les changements ont été faits de telle manière qu'il

n'y a plus rien de neuf à faire aujourd'hui. Mais la génération actuelle peut étudier cette époque et y trouver de nouvelles opportunités. Ce mouvement fut comme un grand bulldozer renversant tout sur son passage.”

En 1989, à la chute du Mur de Berlin, ils décidaient d'arrêter leur collection, considérant que cette date marquait la fin d'une grande utopie de l'art. Ils continuèrent à collectionner trois artistes bien différents : Franz West, Mike Kelley et Martin Kippenberger, tous trois morts prématurément d'ailleurs. “Ils apportent une toute autre ouverture, loin du minimalisme, une autre vision mais avec aussi une forte base conceptuelle.”

Ils arrêtent

“Mais depuis huit ans maintenant, nous avons arrêté de collectionner, sans regret. Car la situation actuelle des collectionneurs est devenue très difficile. Il est plus compliqué de rencontrer les artistes. Les foires d'art se sont multipliées et on y est submergé de choses médiocres. Dans les années 70, l'art que nous avons collectionné demandait une implication, un effort intellectuel. Nous avons vécu dans la foulée de mai 68, le bouleversement total de la société et nous avons été guidé par des artistes comme Marcel Broodthaers, Carl André et Bruce Nauman. Nous avons fait nos choix et suivi une quarantaine d'artistes, parfois les plus difficiles et nous avons souvent acheté des œuvres importantes, de taille muséale. Nous avons suivi trois générations d'artistes : celles nées autour de 1928 (Broodthaers, Nauman), de 1938 et de 48, le tout sous les figures tutélaires de Piero Manzoni, Andy Warhol, Marcel Duchamp et Yves Klein.”

“La phrase de Lawrence Wiener “As if it could” (comme si nous pouvions), est la première de Wiener que nous avons achetée. Elle sert de titre à cette première exposition à la Coupure, comme le signe d'une utopie.”

“Nous avons cédé la collection et les archives à la Fondation pour assurer leur pérennité et pour que la collection puisse s'ouvrir au public, mais dans des conditions précises, sous forme de groupes accompagnés par des guides que nous formons (nous serons parfois, nous-mêmes, les guides), car cet art demande un effort aussi de la part des visiteurs, leur implication. Nous préférons la qualité du public à la quantité”.

“Nous voudrions créer une sorte de réseau de lieux d'art qui puissent contrecarrer le marché, avec la Fondation Donald Judd à Marfa dans le Texas et la Cita dell'Arte de Pistoletto à Biella en Italie, par exemple”.

La vente de la collection d'Herman Daled au MoMa les a fort surpris et les a poussés à accélérer la mise en place de la Fondation Herbert et son ouverture au public. “Nous allons y inviter des gens aussi fanatiques que nous et, bien sûr, ouvrir encore aux chercheurs les archives que nous avons.”

🔍 A Savoir

Où : Herbert Foundation, Coupure Links 627, Gand. Infos : contact@herbertfoundation.org

Visites : Des visites individuelles de l'exposition “As if it Could, ouverture” sont possibles du 20 juin au 26 octobre avec un guide. Elles peuvent se faire tous les vendredis et samedis à 11 h et 14 h en néerlandais ou en anglais et durent environ 90 minutes. Il faut s'inscrire en remplissant un formulaire sur le site www.herbertfoundation.org; Des visites en groupe “préformés” sont possibles les mardi, mercredi ou jeudi, en français aussi, Voir sur le site. Rés. trois semaines à l'avance.



L'OPÉRA AU CINÉMA
OPÉRAS D'ÉTÉ

CARMEN ~ JEU 20/06 - DIM 23/06
IL TROVATORE ~ JEU 04/07 - DIM 07/07
ARMIDA ~ JEU 18/07 - DIM 21/07
LA TRAVIATA ~ JEU 01/08 - DIM 04/08
TURANDOT ~ JEU 15/08 - DIM 18/08
IL BARBIERI DI SIVIGLIA ~ JEU 29/08 - DIM 01/09

Cet été, Kinopolis vous propose de nouveau de revoir les plus beaux opéras sur grand écran. Aux mois de juin, juillet et août nous vous proposons toutes les deux semaines le jeudi soir à 18h45 et le dimanche après-midi à 14h45 l'un des opéras événements du Metropolitan Opera de New York, réputé sur la scène internationale, sur grand écran et en haute définition. Profitez d'une rediffusion dans les meilleures conditions à tarif avantageux.

Info & tickets: kinopolis.be/opera

